

**Edmondo De Amicis, "Le roman d'un maître d'école",
Traduction, introduction et notes de Mariella Colin,
Presses Universitaires de Caen, Cahiers de Transalpina,
2016, 248 pages.**

Brigitte Urbani

► **To cite this version:**

Brigitte Urbani. Edmondo De Amicis, "Le roman d'un maître d'école", Traduction, introduction et notes de Mariella Colin, Presses Universitaires de Caen, Cahiers de Transalpina, 2016, 248 pages.. 2017, pp.505-509. hal-01686286

HAL Id: hal-01686286

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01686286>

Submitted on 17 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Edmondo De Amicis, *Le roman d'un maître d'école*, Traduction, introduction et notes de Mariella Colin, Presses Universitaires de Caen, Cahiers de Transalpina, 2016, 248 pages.

Brigitte Urbani

Spécialiste reconnue de la littérature italienne de jeunesse au XIX^e siècle et sous le fascisme, Mariella Colin, outre nombre d'articles publiés dans des revues spécialisées, avait déjà édité en 2005, aux Presses Universitaires de Caen, un riche ouvrage intitulé *L'âge d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse italienne. Des origines au fascisme* (cf. le compte rendu paru en 2006 dans le n°10 d'*Italies*) ; en 2010 elle en proposait la suite, avec un volume sur les lectures d'enfance et de jeunesse sous le fascisme (cf. le compte rendu paru en 2011 dans le n°15 d'*Italies*). L'année suivante elle publiait un autre livre passionnant sur les traductions dont ont pu jouir en France les œuvres italiennes destinées aux jeunes lecteurs, ainsi qu'un numéro de la revue *Transalpina* recueillant dix contributions sur « la littérature de jeunesse du XX^e siècle (cf. pour ce dernier texte le compte rendu paru en 2012 dans le n°16 d'*Italies*). En 2016 un nouveau volume des « Cahiers de Transalpina » nous offre sa traduction d'un texte jusque-là inédit de Edmondo De Amicis, *Romanzo d'un maestro*. Cette traduction est d'autant plus appréciable que ce livre, méconnu du public français, est le complément du célèbre *Cuore*, et que, comme Mariella Colin l'affirme à la fin de son introduction, ces deux ouvrages, dont l'un apparaît comme l'antithèse de l'autre, en réalité s'éclairent mutuellement.

La traduction du texte de De Amicis est précédée d'une introduction de 34 pages serrées d'une clarté exemplaire qui contextualise le roman et en met en relief les éléments majeurs et l'intérêt. Ainsi apprenons-nous que l'auteur travaillait au *Roman d'un maître d'école* quand il écrivit *Cuore*, que le livre rencontra d'entrée le succès mais qu'ensuite, déplaisant au régime fasciste, il ne connut plus de réédition en Italie jusqu'à une date fort récente, mais qu'une série télévisée que la RAI lui consacra en 2011 le fit à nouveau connaître du public.

En France en revanche, où De Amicis est essentiellement l'auteur de *Cuore*, il importait de mettre ce roman à la disposition des chercheurs et des lecteurs curieux. Mariella Colin le place dans le genre du « roman de l'école au XIX^e », un genre qui, né dès le milieu du siècle, connut un large succès en France au cours de la dernière décennie, et qui, surtout dans les années 90, opposa avec tant de force l'idée du « prestige moral » de l'instituteur et les misérables conditions de vie et de travail auxquelles il se trouvait confronté qu'il y a lieu de se demander si le *Romanzo di un maestro* n'aurait pas servi de modèle aux écrivains français. Mais l'original formant un épais double volume de plus de cinq cents pages, lourd en digressions et fourmillant de personnages secondaires, Mariella Colin a choisi de l'alléger en limitant sa traduction aux chapitres centrés expressément sur le protagoniste, le jeune instituteur Emilio Ratti. Nous le suivons, frais émoulu de l'École Normale au début du roman, dans son pénible itinéraire de débutant, au cours de neuf années d'exercice dans les écoles de cinq petits villages du Piémont, jusqu'au concours qui lui permettra enfin de revenir enseigner à Turin. Une sorte de *bildungsroman*, en somme, mais dont l'intérêt réside bien moins dans l'itinéraire de formation du jeune homme que dans la valeur documentaire, historique, sociologique, des expériences décrites.

Edmondo De Amicis, explique Mariella Colin, dont l'épouse était institutrice, passionné par la thématique de l'école, a consulté les enquêtes ministérielles sur le sujet, la législation en la matière, la presse pédagogique (riche en témoignages) et, ami d'un inspecteur, a pu accompagner ce fonctionnaire lors de ses tournées dans les écoles rurales du Piémont. Les nombreux épisodes relatés dans le roman, les différents types de personnages, l'état des salles

de classe... tout est le fruit d'une observation en direct ; seuls les noms des villages sont fictifs. Ce roman minutieusement documenté offre donc une « vision complète de l'école élémentaire italienne de la fin du XIX^e siècle », « un rapport sur l'école élémentaire exposé selon le code de la narration » ; c'est un « roman enquête » qui met en relief les difficultés de la mission d'instituteur dans les campagnes (p. V).

Mais ce livre est plus qu'un document, c'est aussi et surtout une « œuvre militante » par laquelle l'auteur entend dénoncer la condition scandaleusement désolante des maîtres et maîtresses d'école dans les villages. D'où d'appréciables précisions sur les lois régissant l'école dans l'Italie du XIX^e siècle : essentiellement la loi Casati, puis la loi Coppino, l'une fixant, entre autres, les conditions d'embauche et de salaire des enseignants (salaires confiés aux autorités locales, donc salaires de misère), l'autre instituant le caractère obligatoire de l'instruction pour les jeunes enfants, une mesure intolérable dans les campagnes où les familles avaient besoin des bras de tous leurs enfants pour les travaux agricoles.

Enfin, et c'est là un autre point essentiel, De Amicis, dans ce roman, se montre foncièrement féministe avant l'heure. Le protagoniste Emilio Ratti se trouve en contact avec d'autres enseignants de village, et notamment des institutrices. En cette époque où une foule de jeunes filles étaient candidates à cette profession, « la première profession intellectuelle féminine légalement reconnue et encadré par l'État » (p. XIII), nous apprenons que le salaire des maîtresses était légalement inférieur d'un tiers à celui des maîtres, que la femme instruite était considérée soit comme une femme perdue, soit comme une révolutionnaire, et que pour toutes ces raisons, dans les campagnes, les maîtresses étaient exposées aux vexations des autorités et du curé, sujets de lettres anonymes, objets de surveillance, et surtout victimes de harcèlement sexuel.

L'excellente introduction de Mariella Colin permet ainsi d'aborder avec les prérequis nécessaires la lecture du *Roman d'un maître d'école*, prérequis complétés tout au long des pages par un appareil de notes riche de fort intéressantes et utiles précisions de toutes sortes telles que l'âge requis pour être admis à l'École Normale, la composition des examens d'entrée, les disciplines enseignées ; la place fondamentale de la prononciation dans les programmes scolaires et les directives imposées aux instituteurs dans ce sens ; l'évolution de la loi sur l'enseignement religieux à l'école ; l'existence des écoles du soir ; l'âge du départ à la retraite (à partir de 55 ans, c'est-à-dire... illimité) ; les punitions autorisées ; les effectifs maximum pour une classe (70 élèves en 1859 ! puis abaissement à 60 !) ; les conférences pédagogiques etc.

Toutefois, si le texte de De Amicis vise à dénoncer une situation, il n'est pas pour autant larmoyant : il est même garni de savoureux passages qui permettent aux accusations de passer d'autant mieux qu'elles font sourire le lecteur, et qui montrent aussi combien ce roman-enquête est encore actuel. Par exemple le jeune Emilio Ratti se désole de constater à quel point est immense le décalage entre les circulaires, qui exigent du maître d'obtenir de ses élèves une bonne prononciation de l'italien, et la réalité, à savoir qu'ils ne comprennent que le dialecte et estropient tous les mots ; d'où de comiques exemples, et le découragement du pauvre débutant face à la nécessité de « commencer avant le commencement ». Très actuelle aussi, il faut l'admettre, la figure du maître considéré comme un domestique ou un prestataire de services trop bien payé pour ce qu'il fait (parler à des enfants) avec l'argent des contribuables, le maître dont on exige qu'il se substitue aux parents (ces derniers se plaignent de ce que l'école ne rend pas leurs enfants plus sages : ils sont « aussi polis qu'avant ») ; quant aux maîtresses, les mères prétendent qu'elles leur coupent des chemises car « les familles paysannes payaient leurs impôts comme les autres ». La punition préférée des élèves ? la suspension, car les parents les laissent courir librement dans les champs : « Hélas », se lamente Emilio, « on ne lui avait rien prédit de tel durant le cours de pédagogie ! ».

De Amicis, dans chacun ou presque des villages où il conduit son personnage, souligne la position difficile, ambiguë, du maître, écartelé entre d'un côté le maire et le surintendant, le l'autre le délégué et l'inspecteur, et contraint de tenir grand compte du curé, souvent en désaccord avec les deux autres parties. Une position qui, en raison également de son bas salaire, ne lui permet pas d'obtenir l'estime des notables du village, ni des riches vacanciers qui y séjournent l'été. Emilio est traité comme un domestique par une riche dame ignorante au fils de laquelle il donne des cours de rattrapage ; au préalable celle-ci lui a confié que l'année précédente elle a fait donner des cours à sa fille par la maîtresse, mais que « pour un garçon une institutrice n'en sait pas assez ». Heureusement pour les malheureux maîtres, la figure de l'inspecteur n'est pas encore celle du tortionnaire redouté qu'il est souvent devenu aujourd'hui : De Amicis met en scène à plusieurs reprises des figures d'inspecteurs bigarrés en visite dans la classe d'Emilio, mais tous sont présentés comme les défenseurs des enseignants contre la tyrannie et les vexations des autorités municipales.

Enfin, parmi les savoureux passages dont le roman est garni, un chapitre attire d'entrée l'attention du lecteur par son titre : « Les martyrs de la gymnastique ». De Amicis, rappelle Mariella Colin dans une note, était un fervent adepte du sport (cf. le roman, *Amore e ginnastica* ; cf. également, traduite par Emmanuelle Genevois dans le n°11 d'*Italies*, la nouvelle *Un amore di Nellino*), mais il ne peut que déplorer et railler le stage de gymnastique que les malheureux enseignants, quels que soient leur âge et leur état physique, sont obligés de subir à la suite de la loi Coppino qui a rendu l'éducation physique obligatoire dans les programmes à compter de 1878.

Ainsi est-ce à un véritable parcours de combattant que De Amicis nous fait assister dans ce roman, qui s'achève avec le succès du protagoniste au concours présenté à Turin, puis une sympathique évocation des conférences pédagogiques. Mais le parcours le plus cruel est sans équivoque celui des jeunes filles (et des enseignantes en général). Le livre a mis en évidence la difficulté de leur métier à la campagne, d'où leur volonté de passer elles aussi le fameux examen : mais pour les seize postes mis au concours, dont six pour les maîtres, il y a deux cent trente concurrents, dont... dix-huit hommes ! En tout, dans le meilleur des cas, il faut à chacune près de vingt années pour devenir enfin « institutrice *inamovibile* » !

Malgré la représentation réaliste qui y est offerte, c'est donc un bel hommage à la fonction d'enseignant que rend Edmondo De Amicis avec *Le roman d'un maître d'école*. Comme le souligne Mariella Colin en fin d'introduction, ce livre donne une voix au mécontentement des instituteurs et s'adresse aux adultes. *Cuore*, qui s'adresse aux enfants, idéalise l'école dont la « mission civilisatrice » est de former les nouveaux citoyens ; mais si on lit attentivement le texte, on constate que la situation matérielle du maître turinois n'est pas non plus une panacée. En somme, composés en même temps, les deux livres se complètent, et il est heureux que l'allègement du *Romanzo di un maestro* opéré par rapport à l'original ait pu en permettre – enfin ! – la traduction et la publication.

Brigitte Urbani, Aix-Marseille Université, CAER, EA 854